

Paru dans Le Livre de Poche :

LÉON L'AFRICAIN.

SAMARCANDE.

LES JARDINS DE LUMIÈRE.

LE PREMIER SIÈCLE APRÈS BÉATRICE.

AMIN MAALOUF

Le Rocher de Tanios

ROMAN

GRASSET

*A la mémoire de
l'homme aux ailes brisées*

« C'est un peuple pour qui se sont montés ces
Alleghans et ces Libans de rêve !...

Quels bons bras, quelle belle heure me ren-
dront cette région d'où viennent mes sommeils
et mes moindres mouvements ? »

ARTHUR RIMBAUD
Illuminations.

Dans le village où je suis né, les rochers ont un nom. Il y a le Vaisseau, la Tête de l'ours, l'Embuscade, le Mur, et aussi les Jumeaux, encore dits les Seins de la goule. Il y a surtout la Pierre aux soldats ; c'est là qu'autrefois on faisait le guet lorsque la troupe pourchassait les insoumis ; aucun lieu n'est plus vénéré, plus chargé de légendes. Pourtant, lorsqu'il m'arrive de revoir en songe le paysage de mon enfance, c'est un autre rocher qui m'apparaît. L'aspect d'un siège majestueux, creusé et comme usé à l'emplacement des fesses, avec un dossier haut et droit s'abaissant de chaque côté en manière d'accoudoir — il est le seul, je crois, à porter un nom d'homme, le Rocher de Tanios.

J'ai longtemps contemplé ce trône de pierre sans oser l'aborder. Ce n'était pas la peur du danger ; au village, les rochers étaient nos terrains de jeu favoris et, même enfant, j'avais coutume de défier mes aînés aux escalades les plus périlleuses ; nous n'avions d'autre équipement que nos mains et nos jambes nues, mais notre peau savait se coller à la peau de la pierre et pas un colosse ne résistait.

Non, ce n'était pas la peur de tomber qui me retenait. C'était une croyance, et c'était un serment. Exigé par mon grand-père, quelques mois avant sa mort. « Tous les rochers, mais jamais celui-là ! » Les autres gamins demeuraient comme moi à distance, avec la même crainte superstitieuse. Eux aussi avaient dû

promettre, la main sur le duvet de la moustache. Et obtenir la même explication : « On le surnommait Tanios-kichk. Il était venu s'asseoir sur ce rocher. On ne l'a plus revu. »

On avait souvent évoqué devant moi ce personnage, héros de tant d'histoiettes locales, et toujours son nom m'avait intrigué. Tanios, j'entendais bien, c'était l'une des nombreuses variantes locales d'Antoine, à l'instar d'Antoun, Antonios, Mtanios, Tanos ou Tanous... Mais pourquoi ce risible surnom de « kichk » ? Cela, mon grand-père n'a pas voulu me le révéler. Il a seulement dit ce qu'il estimait pouvoir dire à un enfant : « Tanios était le fils de Lamia. Tu as sûrement entendu parler d'elle. C'était très loin dans le passé, même moi je n'étais pas encore né, et mon propre père non plus. En ce temps-là, le pacha d'Egypte faisait la guerre aux Ottomans, et nos ancêtres ont souffert. Surtout après le meurtre du patriarche. On l'a abattu juste là, à l'entrée du village, avec le fusil du consul d'Angleterre... » C'est ainsi que parlait mon grand-père quand il ne voulait pas me répondre, il lançait des bribes de phrases comme s'il indiquait un chemin, puis un autre, puis un troisième, sans toutefois s'engager dans aucun. Il m'a fallu attendre des années avant de découvrir la véritable histoire.

Je tenais pourtant le meilleur bout du fil puisque je connaissais le nom de Lamia. Nous le connaissions tous, au pays, grâce à un dicton qui, par chance, a traversé deux siècles pour parvenir jusqu'à nous : « Lamia, Lamia, comment pourrais-tu cacher ta beauté ? »

Ainsi, encore de nos jours, quand les jeunes gens rassemblés sur la place du village voient passer quelque femme enveloppée dans un châle, il s'en trouve toujours un pour murmurer : « Lamia, Lamia... » Ce qui est souvent un authentique compliment, mais peut relever quelquefois aussi de la plus cruelle dérision.

La plupart de ces jeunes ne savent pas grand-chose de Lamia, ni du drame dont ce dicton a conservé le souvenir. Ils se contentent de répéter ce qu'ils ont entendu de la bouche de leurs parents ou de leurs grands-parents, et parfois, comme eux, ils accompagnent leurs paroles d'un geste de la main vers la partie haute du village, aujourd'hui inhabitée, où l'on aperçoit les ruines encore imposantes d'un château.

A cause de ce geste, qu'on a tant de fois reproduit devant moi, j'ai longtemps imaginé Lamia comme une sorte de princesse qui, derrière ces hauts murs, abritait sa beauté des regards villageois. Pauvre Lamia, si j'avais pu la voir s'affairer dans les cuisines, ou trottiner pieds nus à travers les vestibules, une cruche dans les mains, un fichu sur la tête, j'aurais difficilement pu la confondre avec la châtelaine.

Elle ne fut pas servante non plus. J'en sais aujourd'hui un peu plus long sur elle. Grâce, d'abord, aux vieillards du village, hommes et femmes, que j'ai inlassablement questionnés. C'était il y a vingt ans et plus, ils sont tous morts, depuis, à l'exception d'un seul. Son nom est Gébrayel, c'est un cousin de mon grand-père et il a aujourd'hui quatre-vingt-seize ans. Si je le nomme, ce n'est pas seulement parce qu'il a eu le privilège de survivre, c'est surtout parce que le témoignage de cet ancien instituteur passionné d'histoire locale aura été le plus précieux de tous ; irremplaçable, en vérité. Je restais des heures à le fixer, il avait de vastes narines et de larges lèvres sous un petit crâne chauve et ridé — des traits que l'âge a très certainement appuyés. Je ne l'ai pas revu dernièrement, mais on m'assure qu'il a toujours ce ton de confiance, ce même débit ardent, et une mémoire intacte. A travers les mots que je m'apprête à écrire, c'est souvent sa voix qu'il faudra écouter.

Je dois à Gébrayel d'avoir acquis très tôt l'intime conviction que Tanios avait bien été, par-delà le mythe, un être de chair. Les preuves sont venues plus tard, des années plus tard. Lorsque, la chance aidant,

Je puis enfin mettre la main sur d'authentiques documents.

Il en est trois que je citerai souvent. Deux qui émanent de personnages ayant connu Tanios de près. Et un troisième plus récent. Son auteur est un religieux décédé au lendemain de la Première Guerre mondiale, le moine Elias de Kfaryabda — c'est le nom de mon village, je ne pense pas l'avoir mentionné encore. Son ouvrage s'intitule comme suit : *Chronique montagnarde ou l'Histoire du village de Kfaryabda des hameaux et des fermes qui en dépendent des monuments qui s'y élèvent des coutumes qui y sont observées des gens remarquables qui y ont vécu et des événements qui s'y sont déroulés avec la permission du Très-Haut.*

Un livre étrange, inégal, déroutant. Certaines pages, le ton est personnel, la plume s'échauffe et se libère, on se laisse porter par quelques envolées, par quelques écarts audacieux, on croit être en présence d'un écrivain vrai. Et puis soudain, comme s'il craignait d'avoir péché par orgueil, le moine se rétracte, s'efface, son ton s'aplatit, il se rabat pour faire pénitence sur son rôle de pieux compilateur, alors il accumule les emprunts aux auteurs du passé et aux notables de son temps, en vers de préférence, ces vers arabes de l'âge de la Décadence, empesés d'images convenues et de sentiments froids.

Cela, je ne m'en suis aperçu qu'après avoir achevé la deuxième lecture minutieuse de ces mille pages — neuf cent quatre-vingt-sept, très précisément, du préambule au traditionnel vers final disant « toi qui liras mon livre montre-toi indulgent... ». Au début, lorsque j'avais eu entré les mains cet ouvrage à la reliure verte simplement ornée d'un grand losange noir, et que je l'avais ouvert pour la première fois, je n'avais remarqué que cette écriture tassée, sans virgules ni points, sans paragraphes non plus, rien que des moutonnements calligraphiques enfermés dans leurs marges comme une toile dans son cadre, avec, çà et là,

un mot volant pour rappeler la page précédente ou annoncer la suivante.

Hésitant encore à m'engager dans une lecture qui menaçait d'être rebutante, je feuilletais le monstre du bout des doigts, du bout des yeux, quand devant moi se détachèrent ces lignes — je les ai aussitôt recopiées, et plus tard traduites et ponctuées :

« Du quatre novembre 1840 date l'énigmatique disparition de Tanios-kichk... Pourtant, il avait tout, tout ce qu'un homme peut attendre de la vie. Son passé s'était dénoué, la route de l'avenir s'était aplanie. Il n'a pu quitter le village de son plein gré. Nul ne peut douter qu'une malédiction s'attache au rocher qui porte son nom. »

A l'instant, les mille pages cessèrent de me paraître opaques. Je me mis à regarder ce manuscrit d'une tout autre manière. Comme un guide, un compagnon. Ou peut-être comme une monture.

Mon voyage pouvait commencer.

PREMIER PASSAGE

La tentation de Lamia

Puisse le Très-Haut m'accorder Son pardon pour les heures et les journées que je vais devoir dérober au temps béni de la prière et des Saintes Lectures afin d'écrire cette histoire imparfaite des gens de ma contrée, mon excuse étant qu'aucune des minutes que nous vivons n'aurait existé sans les millénaires qui l'ont précédée depuis la Création, et qu'aucun de nos battements de cœur n'aurait été possible s'il n'y avait eu les générations successives des aïeux, avec leurs rencontres, leurs promesses, leurs unions consacrées, ou encore leurs tentations.

Préambule de la *Chronique montagnarde*,
œuvre du moine Elias de Kfaryabda.

En ce temps-là, le ciel était si bas qu'aucun homme n'osait se dresser de toute sa taille. Cependant, il y avait la vie, il y avait des désirs et des fêtes. Et si l'on n'attendait jamais le meilleur en ce monde, on espérait chaque jour échapper au pire.

Le village entier appartenait alors à un même seigneur féodal. Il était l'héritier d'une longue lignée de cheikhs, mais lorsqu'on parle aujourd'hui de « l'époque du cheikh » sans autre précision, nul ne s'y trompe, il s'agit de celui à l'ombre duquel a vécu Lamia.

Ce n'était pas, loin s'en faut, l'un des personnages les plus puissants du pays. Entre la plaine orientale et la mer, il y avait des dizaines de domaines plus étendus que le sien. Il possédait seulement Kfaryabda et quelques fermes autour, il devait avoir sous son autorité trois cents foyers, guère plus. Au-dessus de lui et de ses pairs, il y avait l'émir de la Montagne, et au-dessus de l'émir les pachas de province, ceux de Tripoli, de Damas, de Saïda ou d'Acre. Et plus haut encore, beaucoup plus haut, au voisinage du Ciel, il y avait le sultan d'Istanbul. Mais les gens de mon village ne regardaient pas si haut. Pour eux, « leur » cheikh était déjà un personnage considérable.

Ils étaient nombreux, chaque matin, à prendre le chemin du château pour attendre son réveil, se pressant dans le couloir qui mène à sa chambre. Et

lorsqu'il paraissait, ils l'accueillaient par cent formules de vœux, à voix haute à voix basse, cacophonie qui accompagnait chacun de ses pas.

La plupart d'entre eux étaient habillés comme lui, séroual noir bouffant, chemise blanche à rayures, bonnet couleur de terre, et tout le monde ou presque arborait les mêmes moustaches épaisses et bouclées fièrement vers le haut dans un visage glabre. Ce qui distinguait le cheikh ? Seulement ce gilet vert pomme, agrémenté de fils d'or, qu'il portait en toute saison comme d'autres portent une zibeline ou un sceptre. Cela dit, même sans cet ornement, aucun visiteur n'aurait eu de peine à distinguer le maître au milieu de sa foule, à cause de ces plongées que toutes les têtes effectuaient les unes après les autres pour lui baiser la main, cérémonial qui se poursuivait jusqu'à la salle aux Piliers, jusqu'à ce qu'il eût pris sur le sofa sa place habituelle et porté à ses lèvres le bout doré du tuyau de sa pipe d'eau.

En rentrant chez eux, plus tard dans la journée, ces hommes diraient à leurs épouses : « Ce matin, j'ai vu la main du cheikh. » Non pas : « J'ai baisé la main... » Cela, on le faisait, certes, et en public, mais on avait pudeur à le dire. Non plus : « J'ai vu le cheikh » — parole prétentieuse, comme s'il s'agissait d'une rencontre entre deux personnages de rang égal ! Non, « J'ai vu la main du cheikh », telle était l'expression consacrée.

Aucune autre main n'avait autant d'importance. La main de Dieu et celle du sultan ne prodiguaient que les calamités globales ; c'est la main du cheikh qui répandait les malheurs quotidiens. Et aussi, parfois, des miettes de bonheur.

Dans le parler des gens du pays, le même mot, *kaff*, désignait parfois la main et la gifle. Que de seigneurs en avaient fait un symbole de puissance et un instrument de gouvernement. Quand ils devisaient entre eux, loin des oreilles de leurs sujets, un adage revenait dans leur bouche : « Il faut qu'un paysan ait toujours

une gifle près de la nuque » ; voulant dire qu'on doit constamment le faire vivre dans la crainte, l'épaule basse. Souvent, d'ailleurs, « gifle » n'était qu'un raccourci pour dire « fers », « fouet », « corvées »...

Aucun seigneur n'était sanctionné pour avoir malmené ses sujets ; si, quelques rares fois, des autorités supérieures lui en tenaient rigueur, c'est qu'elles étaient résolues à le perdre pour de tout autres raisons, et qu'elles cherchaient le moindre prétexte pour l'accabler. On était depuis des siècles sous le règne de l'arbitraire, et si jamais il y avait eu jadis un âge d'équité, plus personne n'en avait gardé le souvenir.

Lorsqu'on avait la chance d'avoir un maître moins avide, moins cruel que les autres, on s'estimait privilégié, et on remerciait Dieu d'avoir montré tant de sollicitude, comme si on le jugeait incapable de faire mieux.

C'était le cas à Kfaryabda ; je me souviens d'avoir été surpris, et plus d'une fois indigné, par la manière affectueuse dont certains villageois évoquaient ce cheikh et son règne. Il est vrai, disaient-ils, qu'il donnait volontiers sa main à baiser et que, de temps à autre, il assenait à l'un de ses sujets une gifle sonore, mais ce n'était jamais une vexation gratuite ; comme c'était lui qui rendait justice en son domaine, et que tous les différends — entre frères, entre voisins, entre mari et femme — se réglaient devant lui, le cheikh avait l'habitude d'écouter les plaignants, ensuite quelques témoins, avant de proposer un arrangement ; les parties étaient sommées de s'y conformer, et de se réconcilier séance tenante par les embrassades coutumières ; si quelqu'un s'entêtait, la gifle du maître intervenait en argument ultime.

Une telle sanction était suffisamment rare pour que les villageois ne pussent plus parler d'autre chose pendant des semaines, s'évertuant à décrire le sifflement de la gifle, fabulant sur les marques des doigts qui seraient restées visibles pendant trois jours, et sur les

paupières du malheureux qui plus jamais ne cesseraient de cligner.

Les proches de l'homme giflé venaient lui rendre visite. Ils s'asseyaient en cercle autour de la pièce, silencieux comme à un deuil. Puis l'un d'eux élevait la voix pour dire qu'il ne fallait pas se sentir humilié. Qui donc n'a jamais été giflé par son père ?

C'est ainsi que le cheikh voulait être considéré. En s'adressant aux gens de son domaine, même aux plus âgés, il disait « *yabné !* », « mon fils ! », ou « ma fille ! », « *ya binté !* ». Il était persuadé qu'un pacte intime le liait à ses sujets, ils lui devaient obéissance et respect, il leur devait sa protection en toutes circonstances. Même en ce début du dix-neuvième siècle, cette sorte de paternalisme intégral apparaissait déjà comme une incongruité, une survivance d'un âge primordial d'enfance et d'innocence, dont la plupart des villageois s'accommodaient, et dont certains de leurs descendants gardent encore la nostalgie.

Moi-même, je dois l'avouer, en découvrant certaines facettes du personnage, je me suis senti devenir un peu moins sévère envers lui. Car si « notre cheikh » tenait à chacune de ses prérogatives, il ne faisait pas, comme tant d'autres seigneurs, bon marché de ses devoirs. Ainsi, tous les paysans devaient lui apporter une part de leur récolte ; mais il avait coutume de leur dire, en échange, que « personne dans ce domaine n'aura faim tant qu'il restera au château un pain et une olive ». Plus d'une fois les villageois avaient pu vérifier que ce n'était pas vaine parole.

Tout aussi importante aux yeux des villageois était la manière dont le cheikh traitait avec les autorités supérieures, et c'est d'abord pour cette raison que l'on a gardé de lui un si complaisant souvenir. Les autres seigneurs, quand l'émir ou le pacha exigeaient d'eux quelque nouvel impôt, ne prenaient guère la peine d'argumenter, se disant qu'il valait mieux pressurer leurs sujets plutôt que de se mettre mal avec les puissants. Pas « notre » cheikh. Lui tempêtait, se déme-

nait, envoyait supplique après supplique, parlait de disette, de gel, de sauterelles, glissait de judicieux bakchichs, et quelquefois il obtenait un délai, une remise, voire une exemption. On dit que les agents du Trésor extorquaient alors les sommes manquantes à des seigneurs plus dociles.

Il n'avait pas souvent gain de cause. Les autorités étaient rarement disposées à transiger en matière d'impôts. Du moins avait-il le mérite d'essayer, et les paysans lui en savaient gré.

Non moins appréciée était sa conduite en temps de guerre. Se targuant d'une vieille coutume, il avait obtenu pour ses sujets le droit de se battre sous leur propre drapeau au lieu d'être enrôlés avec le reste de la troupe. Un privilège inouï pour un fief aussi minuscule qui pouvait aligner, au mieux, quatre cents hommes. Pour les villageois, la différence était grande. Partir avec ses frères, ses fils, ses cousins, commandés par le cheikh lui-même, qui les connaissait chacun par son prénom, savoir qu'on ne serait pas abandonné sur place si l'on était blessé, qu'on serait racheté si l'on était capturé, qu'on serait décentement enterré et pleuré si l'on devait mourir ! Savoir aussi que l'on ne serait pas envoyé à l'abattoir pour faire plaisir à quelque pacha dépravé ! Ce privilège, les paysans en étaient aussi fiers que le cheikh. Mais, bien entendu, il fallait le mériter. On ne pouvait se contenter de « faire semblant », il fallait se battre, et vaillamment, beaucoup plus vaillamment que la piétaille d'à côté ou d'en face, il fallait que leur bravoure fût constamment citée en exemple dans toute la Montagne, dans tout l'empire, c'était leur fierté, leur honneur, et aussi le seul moyen de garder ce privilège.

Pour toutes ces raisons, les gens de Kfaryabda considéraient « leur » cheikh comme un moindre mal. Il serait même apparu comme une véritable bénédiction s'il n'avait eu un travers, un insupportable travers qui, aux yeux de certains villageois, réduisait à néant ses plus nobles qualités.

— Les femmes ! me dit le vieux Gébrayel, et dans son visage de buse s'allumèrent des yeux carnassiers. Les femmes ! Le cheikh les convoitait toutes, et il en séduisait une chaque soir !

S'agissant du dernier bout de phrase, c'est une affabulation. Mais pour le reste, qui est tout de même l'essentiel, il semble bien que le cheikh, à l'instar de ses ancêtres, à l'instar de tant d'autres seigneurs sous toutes les latitudes, vivait dans la ferme conviction que toutes les femmes de son domaine lui appartenaient. Comme les maisons, comme les terres, les mûriers et les vignes. Comme les hommes, d'ailleurs. Et qu'un jour ou l'autre, à sa convenance, il pouvait faire valoir son droit.

Il ne faudrait pas, pour autant, l'imaginer en satire rôdant dans le village à la recherche de sa proie, avec ses hommes de main dans le rôle de rabatteurs. Non, les choses ne se passaient pas ainsi. Si impérieux que fût son désir, il ne se départait à aucun moment d'un certain quant-à-soi, jamais il n'aurait songé à se glisser furtivement par une porte dérobée pour profiter comme un voleur de l'absence d'un mari. C'est chez lui qu'il officiait, si l'on peut dire.

De même que chaque homme devait monter, ne serait-ce qu'une fois par mois, « voir la main du cheikh », toutes les femmes devaient fournir leur journée au château, pour aider aux travaux courants ou saisonniers, c'était leur façon à elles de manifester leur allégeance. Certaines faisaient montre d'habiletés particulières — une façon incomparable de battre la viande au mortier, ou d'amincir la pâte à pain. Et quand il fallait préparer un festin, toutes les compétences étaient requises à la fois. Une forme de corvée, en somme ; mais répartie ainsi entre des dizaines, des centaines de femmes, elle en devenait moins pesante.

J'ai peut-être laissé croire que la contribution des hommes se limitait au baisemain matinal. Ce ne serait pas conforme à la réalité. Ils étaient tenus de s'occuper du bois et des nombreuses réfections, de relever sur

les terres du cheikh les terrasses écroulées, sans oublier la corvée suprême des mâles, la guerre. Mais, en temps de paix, le château était une ruche de femmes, qui s'activaient, bavardaient, se distraient aussi. Et quelquefois, au moment de la sieste, quand le village entier s'enfonçait dans une pénombre de langueur, l'une ou l'autre de ces femmes s'égarait entre couloirs et chambres, pour refaire surface deux heures plus tard au milieu des murmures.

Certaines se prêtaient à ce jeu de fort bonne grâce, flattées d'avoir été courtisées, désirées. Le cheikh avait de la prestance ; de plus, elles savaient que, loin de se précipiter sur la première chevelure aperçue, il prisait le charme et l'esprit. On rapporte encore au village cette phrase qu'il répétait : « Il faut être un âne pour se coucher au côté d'une ânesse ! » Insatiable, donc, mais exigeant. C'est l'image qu'on a gardée de lui aujourd'hui, et c'est probablement cette même image qu'avaient ses contemporains, ses sujets. Aussi, bien des femmes avaient-elles envie d'être au moins remarquées, cela les rassurait sur leur charme. Quitte, ensuite, à se laisser ou non suborner. Un jeu dangereux, j'en conviens ; mais au moment où leur beauté bourgeonnait, puis s'épanouissait, pouvaient-elles, avant de se faner, renoncer à toute envie de séduire ?

La plupart, toutefois, et quoi qu'en dise le vieux Gébrayel, ne voulaient pas de ces amours compromettantes et sans lendemain. Elles ne se prêtaient à aucun autre jeu galant que la dérobade, et il semble bien que le maître savait s'y résigner lorsque son « adversaire » se montrait futée. Et d'abord prévoyante : à partir du moment où une personne convoitée se retrouvait en tête à tête avec le cheikh, elle ne pouvait plus l'éconduire sans l'humilier, ce qu'aucune villageoise n'aurait eu le cran de faire. Leur habileté devait s'exercer plus tôt, pour leur éviter justement de se retrouver dans cette situation embarrassante. Elles avaient imaginé une panoplie de ruses. Certaines, quand c'était leur tour de venir au château, se présentaient avec, sur le

bras, un enfant en bas âge, le leur ou celui d'une voisine. D'autres se faisaient accompagner par leur sœur ou leur mère, sûres qu'ainsi elles ne seraient pas inquiétées. Un autre procédé pour échapper aux assiduités du maître était d'aller s'asseoir tout près de sa jeune épouse, la cheikha, et de ne plus s'en éloigner jusqu'au soir.

Le cheikh ne s'était marié qu'au seuil de la quarantaine, et encore, il avait fallu lui forcer la main. Le patriarche de sa communauté avait reçu tant de plaintes contre l'incorrigible séducteur qu'il s'était décidé à user de son influence pour mettre fin à cette situation scandaleuse. Et il avait cru trouver la parade idéale : le marier à la fille d'un chef féodal bien plus puissant que lui, le seigneur du grand Jord, dans l'espoir qu'ainsi, par égard pour son épouse, et plus encore pour ne pas irriter son beau-père, le maître de Kfaryabda serait contraint de s'assagir.

Dès la première année, la cheikha avait donné naissance à un fils, qui fut prénommé Raad. L'homme, cependant, malgré sa satisfaction d'avoir un héritier, avait très vite renoué avec son vice, délaissant son épouse au cours de sa grossesse, et encore plus après l'accouchement.

Laquelle épouse, démentant les prévisions du patriarche, allait faire preuve d'une surprenante faiblesse. Sans doute avait-elle à l'esprit l'exemple de sa propre famille de féodaux, un père et des frères volages, et une mère résignée. A ses yeux, la conduite de son mari était le fruit de son tempérament ainsi que de son rang social, deux choses qu'elle ne pouvait changer. Elle ne voulait jamais qu'on lui parlât des aventures du cheikh, pour qu'elle ne fût pas contrainte de réagir. Mais les ragots lui parvenaient, et elle en souffrait, même si elle ne pleurait que lorsqu'elle était seule, ou alors auprès de sa mère, chez qui elle se rendait pour des séjours prolongés.

Au château, elle feignait l'indifférence ou la fière ironie, et noyait son chagrin dans le sucre. Constamment

assise à la même place, dans le petit salon attenant à sa chambre, elle arborait en guise de coiffure un *tantour* à l'ancienne, haut tuyau en argent que l'on plantait dans les cheveux à la verticale, et par-dessus lequel retombait un voile de soie, toilette si compliquée qu'elle se gardait bien de la défaire au moment de dormir. « Ce qui, observait Gébrayel, ne devait guère l'aider à regagner les faveurs du cheikh. Pas plus que sa corpulence, d'ailleurs. On dit qu'elle avait à portée de main une corbeille de friandises que les servantes et les visiteuses surveillaient en permanence de peur qu'elle ne vînt à se vider. Et la châtelaine se gavait comme une truie. »

Elle n'était pas la seule femme à souffrir, mais c'est parmi les hommes que l'intempérance du cheikh suscitait le plus de rancœur. Si certains affectaient de croire que la chose n'arrivait qu'aux épouses, aux mères, aux sœurs et aux filles des autres, tous vivaient constamment dans la crainte de voir leur honneur terni. Le village bruissait sans cesse de prénoms féminins, toutes les jalousies, les vengeances s'exprimaient par ce biais. Des disputes éclataient parfois, pour des prétextes futiles, qui révélaient la rage contenue des uns et des autres.

On s'observait, on s'épiait. Il suffisait qu'une femme s'habillât avec un brin de coquetterie au moment de se rendre au château pour qu'elle fût soupçonnée de vouloir aguicher le cheikh. Et d'emblée, elle devenait fautive, plus fautive même que ce dernier, à qui l'on accordait l'excuse d'être « ainsi fait ». Il est vrai que, pour celles qui tenaient à éviter toute aventure, l'un des moyens les plus éprouvés était de ne se présenter devant le maître qu'enlaidies, fagotées, difformés...

Il est des femmes, cependant, qui ne parviennent pas à dissimuler leur beauté. Ou peut-être est-ce leur Créateur qui répugne à les voir cachées ; mais, Seigneur ! que de passions autour d'elles !

L'une de ces femmes vivait dans mon village en ce temps-là. C'était Lamia, justement. Celle du dicton.

II

Lamia portait sa beauté comme une croix. Une autre qu'elle n'aurait eu qu'à se voiler, ou à se laisser enrober dans quelque étoffe disgracieuse pour cesser d'attirer les regards. Pas Lamia. On l'aurait dite trempée dans la lumière. Elle avait beau se couvrir, s'effacer, se fondre dans des attroupements, elle était immanquablement trahie, révélée, il suffisait d'un geste, d'un rien — une main portée à ses cheveux, quelque rengaine fredonnée par inadvertance —, et l'on ne voyait plus qu'elle, et l'on n'entendait plus que sa voix d'eau claire.

Si, avec les autres, toutes les autres, le cheikh laissait parler sa vanité et son sang, avec Lamia ce fut, dès le premier instant, différent. Sa grâce l'intimidait, un sentiment qu'il avait rarement éprouvé. Il en avait d'autant plus de désir, mais moins d'impatience. Pour des conquêtes plus ordinaires, ce guerrier-né avait ses stratagèmes rodés — un mot de tendresse, une insinuation coquine, une brève démonstration de puissance, et il emportait la place. Avec Lamia, il était résigné à entreprendre un siège.

Il n'aurait sans doute pas su s'en tenir à une approche aussi sage n'était une circonstance qui le rassurait et le contraignait à la fois : Lamia vivait sous son toit, dans une aile du château, puisqu'elle était l'épouse de son intendant, Gérios.

Greffier, chambellan, trésorier, secrétaire, parfois même confident, ce dernier n'avait pas de fonctions proprement délimitées. Il devait tenir son maître informé de l'état du domaine, des récoltes, du partage de l'eau, des taxes, des avanies. Il consignait même sur un registre méticuleux tous les cadeaux que les villageois apportaient au château, par exemple que « Tou-biyya fils de Wakim est venu à la Grande-Fête — c'est-à-dire Pâques — avec une demi-ocque de savon et

deux onces de café... » C'était également le mari de Lamia qui rédigeait les contrats de métayage.

S'il s'était agi d'un domaine plus riche, plus étendu, Gérios aurait été un haut dignitaire ; d'ailleurs, aux yeux de tous, son sort était des plus enviables ; il vivait à l'abri du besoin, et les appartements qu'il occupait, modestes au regard de ceux de son maître, étaient mieux aménagés que les plus belles maisons du village.

C'est après avoir obtenu cette charge très prisée que Gérios avait demandé la main de Lamia. Son futur beau-père, un paysan plutôt aisé dont la fille aînée était l'épouse du curé, ne l'avait toutefois agréé qu'après longue hésitation. Le prétendant semblait parfaitement en mesure de subvenir aux besoins d'un foyer, mais le père de Lamia ne parvenait pas à le prendre en affection. Peu de gens l'appréciaient, d'ailleurs, bien que nul n'eût su formuler un reproche, sinon une certaine froideur. Il était, comme on dit au village, « de ceux qui ne rient pas en présence d'un pain chaud ». Du coup, on le jugeait sournois et hautain. On lui manifestait de l'hostilité, même. Si la chose l'affectait, il n'en laissait rien paraître, et ne réagissait jamais. Dans sa position, il aurait pu rendre la vie difficile aux personnes qui ne le portaient pas dans leur cœur. Il se l'interdisait. Personne, cependant, ne s'en montrait reconnaissant. « Il ne sait faire ni le bien ni le mal », se contentait-on de dire avec une parfaite mauvaise foi.

Lorsque le prédécesseur de Gérios avait quitté son poste, le cheikh l'avait accusé d'avoir détourné d'importantes sommes d'argent. Le mari de Lamia n'aurait jamais pu commettre de pareils forfaits, mais à en croire ses détracteurs, c'était moins par intégrité que par couardise. Difficile à dire, maintenant que tous les témoins se sont tus. Il paraît certain toutefois que son maître lui inspirait une véritable terreur, qu'il tremblait en sa présence plus que le plus humble paysan et se pliait à tous ses caprices. Le cheikh pouvait lui faire rédiger une lettre à l'émir et, l'instant d'après,

lui tendre le pied pour qu'il l'aidât à se déchausser. Jamais Gérios n'opposait la moindre résistance.

Quand les vieux du village évoquent aujourd'hui le mari de Lamia, il y a une histoire qu'ils se plaisent à rapporter. Avec quelques variantes d'un récit à l'autre, mais la substance est la même. Le cheikh, je l'ai dit, portait moustache abondante et barbe rase, c'était là un sujet qui revenait constamment dans sa conversation. Les moustaches, pour lui, c'était l'honneur, c'était la puissance, et lorsqu'il faisait une promesse importante, il s'arrachait un poil qu'il confiait très solennellement à la personne concernée, laquelle le recueillait dans un linge propre, pour le lui rendre le jour où la promesse serait tenue. A l'inverse, il avait l'habitude de moquer ceux qui portaient la barbe, les taxant de malpropreté, prétendant qu'il les avait vus s'essuyer les mains dessus ; si bien que, hormis le curé, pas un villageois n'osait se garnir le menton de peur de devenir la cible des sarcasmes. Alors que tous, bien entendu, cultivaient la moustache, à la mode du cheikh. Gérios ne faisait pas exception, la sienne était la réplique exacte de celle de son maître, épaisse, parfois gominée, et retroussée vers le haut en double accroche-cœur. Jusque-là, rien d'inhabituel ; ce mimétisme est, depuis l'aube des temps, une marque de déférence.

Seulement, un jour, parlant une fois de plus moustache devant ses visiteurs, le cheikh avait fait observer, avec une pointe d'agacement, que celle de son intendant était plus florissante que la sienne. Le soir même, Lamia avait vu son mari devant un miroir, occupé à tailler dans le gras de sa moustache pour la désépaisser. Elle avait assisté à cette étrange mutilation sans rien dire. Mais elle se sentait rabaissée.

Il était ainsi, Gérios. Il parlait peu, mangeait peu, souriait rarement. Il avait quelque instruction, mais aucune autre ambition que celle de garder sa place et la bienveillance de son maître, maître qu'il servait, du reste, avec honnêteté et application.

Lamia se serait très certainement accommodée d'un mari moins terne. Elle qui était si gaie, espiègle, primesautière, chaque fois qu'elle se faisait remarquer en public par un mot d'esprit, un petit rire, chaque fois qu'elle fredonnait une chanson, Gérios était là, à la fixer, sourcils froncés, renfrogné, la mine inquiète. Alors elle se taisait. Et lorsqu'elle se joignait aux femmes venues travailler au château, qu'elle prenait part à leurs rires, à leurs chuchotements, qu'elle mêlait ses mains aux leurs, son homme le lui reprochait. Il ne cessait de lui répéter qu'elle devait « tenir son rang au lieu de travailler comme une servante » ; lorsqu'elle voulait lui être agréable, elle s'en allait faire la conversation à la cheikha et se gaver en sa compagnie.

Peut-être avait-il raison. Si elle avait suivi ses conseils, elle aurait sans doute su éviter à elle-même et à ses proches bien des malheurs. Son existence n'aurait pas fait de vagues, elle aurait vécu selon son rang, vieilli selon son rang, elle serait aujourd'hui enterrée selon son rang, et aucun dicton ne serait venu ranimer le souvenir de sa beauté imprudente.

*Entre la mariée et l'époux, il y a une différence d'âge
Elle est en son quinzisième printemps, et lui en son trentième hiver.*

A l'occasion de quelles noces villageoises ont été composés ces vers d'un poète populaire ? La *Chronique montagnarde*, qui les cite, ne le précise pas ; je ne serais pas étonné de découvrir un jour que c'est Lamia et Gérios qu'ils voulaient décrire.

De fait, la jeune femme se laissait souvent guider par son tempérament printanier. Elle n'était joyeuse que des joies qui l'entouraient, et de celles qu'elle faisait naître autour d'elle. Plaire était sa façon d'être, et elle plaisait. On aurait pu s'attendre que les femmes du village fussent jalouses de sa beauté ou de ce fameux « rang » qu'elle était censée tenir. Pas le moins

du monde. Toutes décelaient chez elle cette limpidité, cette absence totale d'affectation, de prétention comme de sournoiserie, toutes lui parlaient comme à une sœur. Même la cheikha lui témoignait de l'amitié, bien que son indomptable mari n'eût d'yeux que pour l'épouse de Gérios ; certes, il disait à toutes les femmes « ma fille ! », mais quand cette parole s'adressait à Lamia, il y mettait tant de bonheur, tant de douceur, que c'en était une caresse. Aux cuisines, les femmes en plaisantaient, essayant de singer le maître avec des « *ya binté !* » de miel ; en présence de Lamia, d'ailleurs, qui riait de bon cœur. Nul doute qu'elle était flattée, mais sans penser un instant à un possible dérapage.

Le cheikh, lui, avait probablement des arrière-pensées. Ce qui ne signifie pas que chacun de ses sourires, chacune de ses paroles affectueuses était un acte calculé.

A vrai dire, si l'incident qui a entremêlé leurs vies obéissait à un quelconque dessein, ce ne pouvait être que celui de la Providence.

« Un incident, juste un incident, rien de plus », insista Gébrayel. Ses yeux cependant pétillaient lorsqu'il ajouta : « Infime, comme un grain de sable, ou comme une étincelle. »

Et quand il se mit à raconter, ce fut avec pompe et fioritures. « C'était par une de ces journées de juillet comme au village on ne les aime pas. L'air sec et rare. Sur les routes, à chaque pas, une poussière de troupeau. On n'en finissait plus d'ouvrir fenêtres et portes, mais pas un volet ne claquait, pas un battant ne grinçait dans ses gonds. Le souffle retenu de l'été, tu as connu cela ! »

Il est vrai que les gens de Kfaryabda se résignent mal à la fournaise. Ils ne parlent plus, mangent à peine. Tout au long de la journée, ils se désaltèrent à la cruche, la tenant haut au-dessus de leur tête, puis, de dépit, laissent l'eau noyer leur visage, leurs cheveux,

leurs habits. Et, quoi qu'il arrive, ils ne mettent pas les pieds hors de chez eux avant l'heure fraîche.

« Le cheikh avait quelques visiteurs, cependant. Des étrangers. C'est Lamia qui avait préparé le café, ce jour-là, et qui l'avait apporté dans la salle aux Piliers, sans doute les gens de service étaient-ils assoupis chacun dans son coin. Puis c'est toujours elle qui était venue reprendre les tasses vides. Le cheikh n'était plus à sa place. Chose curieuse, le bout doré de son narquoilé traînait par terre. D'ordinaire, quand il se levait, il enroulait le tuyau autour du foyer, d'un geste machinal, et retirait le bout pour le garder propre. »

En sortant dans le couloir, Lamia entendit le son d'une respiration lourde venant d'une petite pièce qui servait parfois de salon privé pour des conciliabules. Le cheikh était là, dans la pénombre, debout mais affalé, le front contre le mur.

— Notre cheikh se sent-il mal ?

— Rien de grave, *ya binté*.

Mais sa voix était essoufflée.

— Mieux vaut s'asseoir, dit-elle en le prenant doucement par le bras.

Il se redressa, sa respiration redevint plus régulière, il arrangea sa mise, et passa ses pouces sur ses tempes.

— Ce n'est rien. La chaleur, sûrement. Surtout, pas un mot. A personne.

— C'est juré, dit-elle. Par le Messie !

Elle prit le crucifix qu'elle avait autour du cou, le porta à ses lèvres, puis le pressa contre son cœur. Satisfait, le maître lui donna une petite tape sur le bras, avant de repartir vers ses invités.

Rien d'autre ne devait se passer ce jour-là, rien que ce banal malaise d'été. Mais pour Lamia, quelque chose venait de changer dans sa manière de regarder cet homme. Jusque-là, elle lui vouait une déférence mêlée d'une bonne dose de prévention et, comme tant d'autres femmes, elle redoutait de se retrouver seule avec lui. A présent, elle remarquait que les veines de ses tempes étaient enflées, que son front parfois se

ridait, comme si des hordes de soucis étaient venues l'assaillir, et elle guettait le moment de le revoir en tête à tête. Simplement pour s'assurer qu'il n'avait plus eu de malaise.

De tout autres sentiments, jusque-là tenus à distance, se glissaient cependant en elle sous le couvert de sa légitime inquiétude. Pour le cheikh, pour l'« assiégeant », un véritable cheval de Troie était dans la place. Sans qu'il eût rien fait pour l'y introduire. Inspirer une tendresse apitoyée est peut-être, pour certains, l'un des ressorts du jeu amoureux ; pas pour lui, il n'eût jamais voulu de cette flèche dans son carquois !

Plusieurs jours s'écoulèrent avant que Lamia ne trouvât une autre occasion de revoir le cheikh sans témoin pour lui demander s'il s'était de nouveau senti mal. Il émit de la langue ce claquement mouillé qui, dans le parler du village, signifie « non », mais elle avait la certitude qu'il mentait.

Et avait-il parlé de l'autre incident à son épouse ?

— A personne ! Il n'est pas né celui qui m'entendra gémir !

Pour le rassurer, Lamia renouvela sa promesse de silence en posant encore le crucifix sur ses lèvres, puis sur son cœur. Pendant qu'elle accomplissait ce bref rituel de piété, le cheikh lui prit la main gauche dans la sienne, et la serra un court instant, comme pour partager son serment. Puis il s'éloigna sans plus la regarder.

Elle se surprit à avoir un sourire attendri. « Il n'est pas né, celui qui m'entendra gémir ! » avait-il dit. Il croyait parler en homme, mais, aux oreilles d'une femme, cette réflexion sonnait comme une crânerie de petit garçon. Lamia se souvenait que son plus jeune frère avait dit la même chose, mot pour mot, le jour où on lui avait appliqué des ventouses. Non, décidément, elle ne parvenait plus à voir le seigneur du village tel qu'il voulait qu'on le voie, ni tel que les autres le

voyaient. Et quand, devant elle, on parlait de lui, ce qui arrivait à toute heure de la journée, les paroles avaient une autre résonance dans sa tête ; certaines l'irritaient, d'autres la réjouissaient ou l'inquiétaient, aucune ne la laissait indifférente, elle avait cessé de prendre les ragots pour ce qu'ils étaient, une manière de tromper l'ennui. Et elle n'avait plus jamais envie d'apporter son propre grain de sel.

Parfois, quand les villageoises poussaient un peu trop loin les allusions graveleuses, elle était tentée de les faire taire. Mais elle se retenait, et se forçait même à imiter leurs rires. Si une seule fois elle les avait contraintes au silence, elle serait devenue pour elles une étrangère et son nom se serait retrouvé aussitôt dans le hachoir de leurs babillages. Mieux valait rester dans leurs bonnes grâces ! Mais si Lamia agissait de la sorte, ce n'était pas par habileté, elle était ainsi, elle ne se sentait jamais aussi bien que lorsqu'elle se fondait en silence dans l'assemblée des femmes aux mains trempées, se laissant bercer par leurs voix cassées et leurs taquineries.

Un jour — ce devait être à la mi-septembre, ou peu après —, en arrivant dans la petite cour enfumée où l'on préparait le pain, elle entendit tout un clapotis de rires. Elle vint s'asseoir sur une pierre tout près du *saje*, la plaque de fer ronde et bombée sous laquelle crissait un feu de branches de genêts. Une cousine se chargea de la mettre au courant :

— Nous étions en train de dire que, depuis des semaines, il semble assagi, on n'entend plus parler de ses aventures...

Quand, au village, on disait « il » ou « lui », sans prendre la peine d'explicitier, chacun savait de qui il s'agissait.

— C'est la cheikha qui l'a repris en main, assura une matrone, tout en plaquant la pâte sur le fer brûlant à l'aide d'un coussin.

— La cheikha, sûrement pas ! dit une autre. Hier

même, j'étais auprès d'elle, et elle m'a annoncé qu'elle partait dans une semaine avec son fils dans le grand Jord, pour passer l'hiver chez sa mère. Si elle avait su regagner l'affection de son homme, pourquoi s'en irait-elle ?

— Il est peut-être malade, suggéra une autre.

On se tourna vers Lamia, qui dut rassembler tout son souffle pour dire, sur un ton détaché :

— S'il était malade, on l'aurait remarqué.

Il y avait là, tout à côté d'elle, assise sur une pierre, une femme si vieille et silencieuse que personne ne pensait qu'elle suivait la conversation. Pourtant, elle dit :

— ... Ou alors, il est fou amoureux.

Les autres n'avaient pas bien entendu.

— Que dis-tu, *hajjé* ?

On l'appelait ainsi parce que, dans sa jeunesse, elle était partie en pèlerinage à Bethléem, voir la Sainte-Crèche.

— Il est sûrement amoureux, et il attend que sa femme ait le dos tourné.

— Il ne s'est jamais gêné pour faire ce qu'il voulait ! objecta la matrone.

— Je le connais, moi, votre cheikh, du temps où il s'asseyait encore sur les genoux de sa mère. S'il est fou amoureux d'une femme, il ne bougera pas tant que la cheikha n'aura pas quitté le château...

On se mit alors à spéculer sur l'identité de l'élue. On murmura un prénom, un deuxième, un troisième... Puis un homme vint à passer, et l'on changea de conversation.

Dans la tête de Lamia, ces bavardages continuèrent cependant à résonner, tout au long de la journée. Et quand vint la nuit, elle y pensait encore.

Se pouvait-il que le cheikh fût si gravement malade ? Ne devrait-elle pas en parler à quelqu'un, faire appeler le médecin de Dayroun ? Non, il lui en voudrait. Mieux valait attendre et observer. Dans une semaine, si elle voyait quelque jolie femme rôder dans

les couloirs qui mènent à ses appartements, elle serait rassurée !

Mais était-ce vraiment ce qu'elle souhaitait, voir cet homme reprendre son activité galante ?

La nuit avançait. Etendue sur sa couche, elle tournait et se retournait sans trouver la position confortable. Elle ne savait plus ce qu'elle devait souhaiter. Elle se retourna encore. Et pourquoi donc devait-elle souhaiter quoi que ce soit au sujet de cet homme ?

A côté d'elle son mari dormait sur le dos, la bouche ouverte comme un poisson.

III

La veille du jour où la cheikha devait partir, alors que tout le monde au château s'agitait pour les derniers préparatifs, Gérios eut la surprise d'entendre sa femme lui demander, avec une insistance enfantine, s'il l'autoriserait à se joindre au voyage.

— Tu voudrais passer l'hiver dans le Jord ?

— Pas tout l'hiver, juste quelques semaines. La cheikha m'a déjà invitée plus d'une fois...

— Tu n'as rien à faire, là-bas.

— Je pourrais être sa dame de compagnie.

— Tu n'es ni une servante, ni une dame de compagnie, combien de fois devrais-je le répéter ? Tu es mon épouse, et tu resteras à mes côtés. On ne quitte pas son mari ainsi pendant des semaines et des mois, je ne comprends même pas que tu oses y songer.

Elle dut se résigner. Accompagner la cheikha ne l'avait jamais vraiment tentée auparavant, mais ce matin-là, après une nouvelle nuit tourmentée, elle s'était réveillée avec cette idée en tête. Partir, s'éloigner un peu du château, des murmures des femmes, des regards des hommes, et de ses propres doutes. Elle ne

se faisait guère d'illusions quant à la réaction de Gérios, mais elle avait espéré un miracle. Elle avait besoin de ce miracle. Et quand elle fut contrainte d'y renoncer, elle parut soudain anéantie et s'enferma pour le restant de la journée chez elle à pleurer.

— Lamia avait seize ans, et lorsqu'elle pleurait, deux fossettes se creusaient au milieu de ses joues comme pour recueillir ses larmes.

Gébrayel n'ignorait aucun détail dès qu'il s'agissait d'elle.

— Crois-tu vraiment qu'elle était aussi belle qu'on le dit ?

Ma question était presque sacrilège.

— Et plus belle encore ! La plus belle des femmes ! Gracieuse, de la nuque aux chevilles. Ses mains longues et fines, ses cheveux si noirs qui tombaient lisses jusqu'au milieu du dos, ses grands yeux maternels et sa voix affectueuse. Elle se parfumait au jasmin, comme la plupart des filles du village. Mais son jasmin ne ressemblait à aucun autre.

— Pourquoi cela ? demandai-je naïvement.

— Parce que ce jasmin-là sentait la peau de Lamia. Gébrayel ne souriait pas. Il regardait ailleurs.

— Sa peau était rosâtre et si douce que tous les hommes rêvaient de la frôler ne fût-ce que du revers des doigts. Sa robe s'ouvrait jusqu'aux marches du Crucifix, et plus loin encore. Les femmes de ce temps-là dévoilaient leur poitrine sans le moindre soupçon d'indécence, et Lamia laissait paraître une face entière de chaque sein. Sur ces collines-là j'aurais voulu poser ma tête chaque nuit...

Je m'éclaircis la gorge.

— Comment peux-tu savoir tant de choses, tu ne l'as jamais vue !

— Si tu ne veux pas me croire, pourquoi m'interroger ?

Mon intrusion dans son rêve l'avait irrité. Mais il ne

m'en tint pas rigueur. Il se leva, prépara pour lui et pour moi deux grands verres de sirop de mûre.

— Bois lentement, me dit-il, l'histoire est encore longue.

Quand la caravane de la cheikha se mit en route, un peu avant l'aube, le château sembla se vider. Parce que des gardes et des servantes en grand nombre avaient accompagné la châtelaine, et aussi parce que la saison des récoltes battait son plein, et que les hommes et les femmes de Kfaryabda étaient presque tous aux champs. Cette matinée-là, le cheikh n'eut que trois visiteurs, et il n'en retint aucun à déjeuner. Il se fit apporter sur un plateau les mets les plus légers, du pain, de l'origan à l'huile d'olive, du lait caillé égoutté. Et comme Gérios s'affairait dans les couloirs, il l'invita à se joindre à lui. Puis il lui demanda où était Lamia.

Elle n'était sortie de chez elle que pour souhaiter bonne route à la cheikha, puis elle était revenue s'enfermer, comme la veille. Et quand Gérios vint lui dire que le maître l'invitait, elle répondit qu'elle n'avait pas faim. Son mari leva une main menaçante.

— Mets un fichu et suis-moi !

Le cheikh se montra, comme chaque fois, ravi de la voir, et elle-même évita de paraître grincheuse. Bientôt la conversation ne fut plus qu'un dialogue entre eux deux, Gérios se contentant de promener son regard de l'un à l'autre ; avec un visage ouvert et un hochement ininterrompu d'approbation quand c'était le cheikh qui parlait ; mais dès que Lamia ouvrait la bouche, il se mettait à mordiller sa lèvre inférieure comme pour lui dire d'abrégé. Jamais il ne riait spontanément de ses mots d'esprit à elle, il attendait que le cheikh eût commencé à rire, et c'est exclusivement le maître qu'il regardait tant que durait le rire.

Lamia le lui rendait bien. Elle ne regardait que le cheikh, ou alors le plat où elle trempait son pain. Et le

maître, à mesure qu'avancait la conversation, n'adressait plus le moindre regard à Gérios. C'est seulement à la fin, tout à la fin du repas, qu'il se tourna brusquement vers lui, comme s'il venait à l'instant de remarquer sa présence.

— J'ai failli oublier le plus important. Il faut absolument que tu ailles voir Yaacoub le tailleur. J'ai promis de lui payer mille piastres avant ce soir, et je tiendrai parole. De plus, je veux que tu lui dises de venir demain à la première heure, j'ai besoin d'habits pour la saison froide.

Yaacoub habitait à Dayroun, la bourgade voisine, un trajet de deux bonnes heures.

Lamia saisit aussitôt le plateau pour l'emporter vers les cuisines.

— Je vais faire du café.

— *Khwéja* Gérios n'aura pas le temps d'en prendre, il faut qu'il parte à l'instant pour revenir avant la nuit.

C'est ainsi qu'il l'appelait quand il avait envie de lui faire plaisir, *khwéja*, un vieux mot turco-persan qui désignait dans la Montagne ceux qui, dotés d'instruction et de fortune, ne travaillaient plus la terre de leurs mains. L'intendant se leva sans tarder.

— Moi non plus je ne prendrai pas de café tout de suite, reprit le cheikh après une hésitation. Plutôt après la sieste. Mais si notre belle Lamia pouvait me porter un panier de fruits comme elle seule sait les arranger, je lui serai reconnaissant jusqu'en mes vieux jours.

La jeune femme ne s'attendait pas à pareille demande. Elle parut embarrassée, troublée, elle ne savait que dire. Son silence n'avait duré qu'une fraction de seconde, mais c'était encore trop pour Gérios qui, tout en l'accablant du regard, s'empressa de répondre à sa place.

— Bien sûr, notre cheikh ! Tout de suite ! Lamia, secoue-toi !

Pendant que le seigneur se dirigeait tranquillement vers sa chambre, Gérios se hâtait vers la petite pièce

qui lui servait de bureau. C'est là qu'il gardait son registre, ses plumes, ses encriers, et c'est là également que se trouvait le coffre où il devait prendre l'argent pour le tailleur. Lamia le suivit.

— Attends, je dois te parler !

— Plus tard ! Tu sais bien que je dois partir !

— Je vais préparer la corbeille de fruits pour le cheikh, mais je voudrais que ce soit toi qui la lui portes. Je n'ai pas envie d'aller dans sa chambre, je ne voudrais pas qu'il me demande autre chose.

— Que pourrait-il bien te demander ?

— Je ne sais pas, cet homme est tellement exigeant, il voudra que je lui épluche les fruits, que je les découpe...

Elle balbutiait. Gérios avait lâché la porte du coffre qu'il venait d'ouvrir, et s'était tourné vers elle.

— Si tu avais su tenir ton rang, comme je t'ai constamment suppliée de le faire, le cheikh ne t'aurait jamais rien demandé.

« Et toi, aurait-elle pu lui dire, est-ce que tu tiens ton rang ? Est-ce qu'il n'aurait pas pu envoyer n'importe lequel de ses serviteurs pour dire à Yaacoub de venir demain ? » Mais elle n'avait nulle envie d'amorcer une polémique. Son ton s'était fait implorant et contrit :

— J'ai eu tort, je le reconnais, et tu as eu raison. Mais oublions le passé...

— Oui, oublions le passé, et à l'avenir, veille à tenir ton rang. Mais pour aujourd'hui, notre maître t'a demandé une chose, et tu vas lui obéir.

Lamia saisit alors son homme par les deux manches. Ses yeux débordaient de larmes.

— Comprends-moi, je redoute d'aller dans cette chambre !

Leurs regards se croisèrent alors un long moment, un très long moment. Lamia avait l'impression que son mari hésitait, elle percevait ses tiraillements, et l'espace d'un instant, elle s'imagina qu'il allait lui dire : « J'ai compris ton angoisse, je sais ce qui me reste à faire ! » Elle voulait tant s'en remettre à lui, en

cette heure-là. Elle avait envie d'oublier toutes les mesquineries qu'elle lui reprochait, pour se rappeler seulement que c'était son homme, qu'elle lui avait été donnée pour la vie, et qu'elle avait juré de lui obéir pour le meilleur et pour le pire.

Gérios ne disait rien, et Lamia se tut aussi de peur de l'irriter. Il paraissait indécis, ballotté. Quelques secondes, mais de longues secondes. Puis il l'a écartée. Puis il s'est éloigné.

— Tu m'as suffisamment retardé. Je n'aurai jamais le temps de revenir avant la tombée de la nuit.

Il ne l'a plus regardée. Mais ses yeux à elle le regardaient partir. Il était courbé et son dos n'était qu'une énorme bosse noire. Lamia ne l'avait jamais vu si ramassé.

Elle se sentait trahie, abandonnée. Trompée.

Le plateau de fruits, elle prit son temps pour le préparer. Avec un peu de chance, lorsqu'elle arriverait dans la chambre du cheikh, il serait déjà endormi.

En traversant le dernier corridor, elle ressentit des fourmillements, comme un engourdissement qui se propageait dans ses hanches. Était-ce la peur ? Était-ce le désir ? Ou peut-être la peur avait-elle animé le désir ?

A présent, ses mains tremblaient. Elle s'avança de plus en plus lentement. S'il y avait un Ciel pour veiller sur les créatures, Il ferait en sorte que jamais elle n'arrive à cette chambre.

La porte était entrouverte, elle la poussa doucement du bout de la corbeille, et regarda à l'intérieur. L'homme était étendu sur sa natte, le dos tourné. Dans sa main droite son passe-temps en pierres d'ambre. Quand il ne fumait pas son narguilé, il occupait ses doigts avec ce passe-temps ; il avait l'habitude de dire que le clapotis des graines qui s'entrechoquent procure la sérénité, comme l'écoulement de l'eau entre les pierres et le grésillement du bois dans le feu.

Lamia ne regardait ni l'ambre ni le sceau que le maître portait à l'annulaire. Elle vérifia seulement du regard que ses gros doigts de mâle ne bougeaient pas. Alors elle s'enhardit, fit deux pas dans la chambre, et plia les genoux pour poser la corbeille à terre. Au moment de se redresser, elle tressauta. Une grenade avait glissé, elle roulait, avec un bruit mat, mais qui, aux oreilles de Lamia résonnait comme un roulement de tambour. Le souffle interdit, elle laissa le fruit s'immobiliser, à un cheveu de la main du dormeur. Elle attendit encore un instant avant de se pencher par-dessus la corbeille pour ramasser la grenade rebelle.

Le cheikh avait bougé. Il s'était retourné. Lentement, comme un ensommeillé. Mais tout en se retournant, il avait saisi la grenade à pleine main, sans la regarder, comme s'il avait senti sa présence.

— Tu en as mis du temps, je m'étais presque endormi.

Il leva les yeux vers la fenêtre comme pour deviner l'heure. Mais les rideaux étaient rabattus et le temps était aux nuages. Il était l'heure qu'il peut être dans la pénombre d'un après-midi d'automne.

— Que m'as-tu apporté de bon ?

Lamia s'était redressée à grand-peine. Dans sa voix, un tremblement de frayeur.

— Du raisin, des figues chamelières, des azéroles, ces quelques pommes, et puis cette grenade.

— Et selon toi, de tous les fruits que tu m'as apportés, lequel est le plus délicieux ? Celui où je pourrais mordre, les yeux fermés, et n'avoir à la bouche qu'un goût de miel ?

Au-dehors, un nuage épais avait dû voiler le soleil, car la chambre était devenue infiniment plus sombre. C'était le commencement de l'après-midi et la nuit semblait déjà mûre. Le cheikh se leva, choisit dans la plus belle grappe le grain le plus charnu et l'approcha du visage de Lamia. Elle entrouvrit les lèvres.

Au moment où le raisin glissa dans sa bouche, l'homme lui murmura :

— Je voudrais te voir sourire !

Elle sourit. Et il partagea ainsi avec elle tous les fruits de septembre.

DEUXIÈME PASSAGE

L'été des sauterelles

En l'année 1821, vers la fin du mois de juin, Lamia, épouse de Gérios, l'intendant du château, donna naissance à un garçon, qu'on prénomma d'abord Abbas, puis Tanios. Avant même d'ouvrir ses yeux innocents, il avait attiré sur le village un torrent de malveillance imméritée. C'est lui qui, plus tard, fut surnommé kichk, et connut le destin que l'on sait. Sa vie entière ne fut qu'une succession de passages.

*Chronique montagnarde,
œuvre du moine Elias de Kfaryabda.*

(Avant de renouer le fil de l'histoire, je voudrais m'arrêter un instant sur les lignes mises en exergue, et notamment sur ce mot énigmatique, *oubour*, que j'ai traduit par « passage ». Nulle part, le moine Elias n'a jugé nécessaire d'en donner une définition ; il revient pourtant sans arrêt sous sa plume, et c'est par recoupements que j'ai pu en cerner le sens.

L'auteur de la *Chronique* dit par exemple : « Le destin passe et repasse à travers nous comme l'aiguille du cordonnier à travers le cuir qu'il façonne. » Et à un autre endroit : « Le destin dont les redoutables passages ponctuent notre existence et la façonnent... »

« Passage » est donc à la fois un signe manifeste du destin — une incursion qui peut être cruelle, ou ironique, ou providentielle — et un jalon, une étape d'une existence hors du commun. En ce sens, la tentation de Lamia fut, dans le destin de Tanios, le « passage » initial ; celui dont émaneraient tous les autres.)

I

Lorsque Gérios revint de sa course, c'était la nuit, la vraie. Son épouse était déjà dans leur chambre, étendue sur la couche, et ils ne se dirent rien.

Dans les semaines qui suivirent, Lamia ressentit les premières nausées. Elle était mariée depuis près de deux ans, ses proches s'inquiétaient de voir son ventre encore plat, et envisageaient d'en appeler aux saints et aux herbes pour dénouer le sort. La grossesse fit la joie de tous, et les femmes entourèrent la future mère à la mesure de leur affection. On aurait cherché en vain le moindre regard soupçonneux, le moindre ragot malveillant. Seulement, lorsque la cheikha s'en retourna au château, en mars, après un séjour prolongé chez les siens, Lamia eut l'impression que leurs rapports s'étaient brusquement refroidis. Il est vrai que l'épouse du maître était différente avec tout le monde, irascible et méprisante à l'égard des villageoises, qui s'étaient mises à l'éviter ; de plus, son visage paraissait creusé, quelque peu émacié, sans que pour autant elle cessât d'être obèse.

Les gens du pays ne se gênèrent pas pour commenter gaillardement la chose. De la part de « leur » cheikh, ils étaient prêts à accepter bien des caprices, mais cette étrangère, « cette outre de lait tourné », « cette femme-ronce née des lunes du Jord », si Kfaryabda ne lui convenait plus, elle n'avait qu'à rentrer chez les siens !

Lamia n'arrivait cependant pas à se persuader que la châtelaine était en colère contre le village entier, c'est contre elle qu'on avait dû la prévenir, et elle se demandait ce qu'on avait bien pu lui raconter.

L'enfant naquit en une journée d'été claire et clémente. Un fin nuage adoucissait le soleil, et le cheikh avait fait étaler des tapis sur une terrasse dominant la vallée, pour déjeuner en plein air. Se trouvaient en sa compagnie le curé, *bouna* Boutros, deux autres notabilités du village, ainsi que Gérios ; et, un peu à l'écart, assise sur un tabouret, la cheikha, son *tantour* sur la tête et son fils sur les genoux. L'arak aidant, tout le monde semblait de bonne humeur. Personne n'était ivre, mais la gaieté avait allégé les gestes et les paroles. Dans sa chambre, non loin de là, Lamia gémissait en poussant l'enfant hors d'elle à l'instigation de la sage-femme. Sa sœur lui tenait la main, sa grande sœur, la *khouriyyé*, l'épouse du curé.

Une petite fille arriva en courant vers les convives, prête à leur annoncer la nouvelle qu'ils attendaient ; leurs regards durent l'intimider, car elle rougit, se cacha le visage, et se contenta d'un mot murmuré à l'oreille de Gérios, avant de s'enfuir. Mais l'empressement de la messagère l'avait trahie, tout le monde avait compris, et le mari de Lamia, sortant pour une fois de sa réserve, annonça à voix haute : « *Sabi !* »

Un garçon !

On remplit les coupes pour fêter l'événement, puis le cheikh demanda à son intendant :

— Comment penses-tu l'appeler ?

Gérios allait prononcer le prénom qu'il avait en tête quand il sentit, par l'intonation de la voix du maître, que ce dernier avait également son idée ; aussi préféra-t-il dire :

— Je n'y ai pas encore réfléchi. Tant qu'il n'était pas né...

Il accompagna ce pieux mensonge d'une moue fort caractéristique signifiant que, par superstition, il

n'avait pas osé choisir un nom à l'avance, car c'était présumer que ce serait un garçon et qu'il naîtrait vivant, comme si l'on prenait pour acquis ce qui n'avait pas encore été accordé, présomption que le Ciel n'apprécie guère.

— Eh bien moi, dit le cheikh, il y a un nom qui a toujours eu ma préférence, c'est Abbas.

Par habitude, dès que le maître avait commencé à parler, Gérios s'était mis à hocher la tête en signe d'assentiment, et lorsque le prénom fut prononcé, sa décision était déjà prise :

— Ce sera donc Abbas ! Et on dira plus tard au garçon que c'est notre cheikh en personne qui lui a choisi son nom !

Promenant son regard réjoui sur l'assistance pour recueillir les approbations d'usage, Gérios remarqua que le curé avait les sourcils froncés, et que la cheikha s'était mise soudain à serrer son enfant contre elle avec une rage incompréhensible. Elle était blême comme une branche de curcuma, on aurait pu lui taillader le visage et les mains, pas une goutte de sang n'en aurait jailli.

Les yeux de Gérios s'attardèrent un moment sur elle. Et soudain, il comprit. Comment diable avait-il pu agréer ce prénom ? Et surtout, comment le cheikh avait-il bien pu le proposer ? La joie et l'arak leur auraient embrouillé l'esprit à l'un comme à l'autre.

La scène n'avait duré qu'une pincée de secondes, mais pour l'enfant, pour ses proches, pour le village entier, tout avait soudain basculé. « Ce jour-là, écrit l'auteur de la *Chronique montagnarde*, leur destin à tous fut consigné et scellé ; comme un parchemin il n'aurait plus qu'à se dérouler. »

Tant de lamentation à cause d'une bourde commise par le cheikh, et d'ailleurs aussitôt réparée ?

Il faut dire qu'à Kfaryabda, et depuis des générations, il y avait des coutumes précises en matière de prénoms. Les villageois, « ceux d'en-bas » comme on

les appelait, donnaient à leurs garçons des prénoms de saints, Boutros, Boulos, Gérios, Roukoz, Hanna, Frem ou Wakim pour honorer saint Pierre, Paul, Georges, Roch, Jean, Ephrem ou Joachim ; parfois aussi des prénoms bibliques, tel Ayyoub, Moussé et Toubiyya, pour Job, Moïse et Tobie.

Dans la famille du cheikh — « ceux d'en-haut » —, on avait d'autres habitudes. Les garçons devaient porter des prénoms évoquant la puissance, ou les gloires passées. Comme Sakhr, Raad, Hosn, qui signifient « rocher », « tonnerre », « forteresse ». Egalement certains noms issus de l'histoire islamique ; la famille du cheikh était chrétienne depuis des siècles, ce qui ne l'empêchait nullement de revendiquer, au nombre de ses ancêtres, Abbas, l'oncle du Prophète, ainsi qu'une bonne douzaine de califes ; il y avait d'ailleurs sur le mur de la salle aux Piliers, juste derrière l'endroit où le cheikh avait l'habitude de s'asseoir, un panneau large et haut sur lequel était tracé un arbre généalogique qui eût fait pâlir d'envie bien des têtes couronnées, y compris celle du sultan d'Istanbul, dont les origines ne remontaient nullement à la noble famille mecquoise mais se perdaient plutôt, tout calife qu'il fût, dans les steppes d'Asie orientale.

Le cheikh avait appelé son fils Raad, du nom de son propre père. Quant à lui — la chose ne va pas être facile à expliquer, mais c'était ainsi —, il se prénomma Francis. Oui, cheikh Francis. Prénom qui n'appartenait, bien évidemment, ni à la panoplie guerrière ni à la famille du Prophète, et qui ressemblait même fortement aux prénoms de saints répandus parmi les villageois. Mais ce n'était que l'apparence des choses. Il n'y avait là aucune référence particulière aux saints du calendrier, ni à saint François de Sales ni à saint François d'Assise, sauf dans la mesure où François I^{er} avait reçu son prénom en hommage à ce dernier. Des « cheikh Francis », il y en avait eu à chaque génération depuis le seizième siècle, depuis le jour où le roi de France, ayant obtenu de Soliman le

Magnifique un droit de regard sur le sort des minorités chrétiennes du Levant ainsi que sur les Lieux saints, avait écrit aux chefs des grandes familles de la Montagne pour les assurer de sa protection. Parmi les récipiendaires se trouvait l'un des ancêtres de notre cheikh ; il reçut le message, dit-on, le jour de la naissance de son premier enfant. Lequel fut aussitôt prénommé Francis.

Si les explications que je viens de fournir semblent nécessaires aujourd'hui, les villageois de l'époque n'en auraient pas eu besoin. Pas un seul parmi eux n'aurait jugé anodin que le cheikh pût donner à l'enfant de Lamia le prénom le plus prestigieux de sa propre lignée. Gérios croyait déjà entendre l'immense ricanement qui allait secouer Kfaryabda ! Où donc pourrait-il cacher sa honte ? En se levant de table pour aller voir l'enfant, il n'avait rien d'un père heureux et fier, sa moustache paraissait défaite, c'est à peine s'il put marcher droit jusqu'à la chambre où Lamia somnolait.

Il y avait bien là une douzaine de femmes de tous âges qui s'affairaient. Sans voir dans son hébètement autre chose qu'une joie submergeante, elles le poussèrent vers le berceau où l'enfant dormait, la tête déjà couverte d'un bonnet de lin.

— Il a l'air en bonne santé, murmuraient-elles. Dieu permette qu'il vive !

Seule l'épouse du curé sut observer le visage de l'homme.

— Tu m'as l'air accablé, serait-ce parce que ta famille s'agrandit ?

Il demeura immobile et muet.

— Comment penses-tu l'appeler ?

Gérios aurait voulu dissimuler son désarroi, mais à elle, à la *khouriyyé*, il devait parler. En raison de l'ascendant qu'elle seule avait sur tous les habitants du village, y compris sur le cheikh. Prénommée Saada — mais plus personne ne l'appelait ainsi, pas même son

époux —, elle avait été en son temps la plus belle des filles de Kfaryabda, tout comme sa sœur Lamia dix années plus tard. Et si ses huit ou neuf grossesses l'avaient, depuis, épaissie et défraîchie, son charme, plutôt que de la désarter, était en quelque sorte remonté tout entier à la surface de ses yeux, malicieux et autoritaires.

— Nous étions à déjeuner, et... le cheikh a proposé de l'appeler Abbas.

Gérios s'était efforcé de dominer son émotion, mais le dernier bout de phrase s'était échappé comme un gémissement. La *khouriyé* se garda bien de sursauter. Elle réussit même à se montrer amusée.

— Je le reconnais bien là, ton cheikh, c'est un homme qui cède sans retenue aux impulsions de son grand cœur. Il apprécie ta collaboration, ton dévouement, ton honnêteté, il te considère maintenant comme un frère, et il croit t'honorer en donnant à ton fils un prénom de sa propre famille. Mais au village, on ne prendra pas la chose de la même manière.

Gérios desserra les lèvres pour demander comment les gens allaient réagir, mais aucun son ne sortit de sa gorge, et c'est l'épouse du curé qui enchaîna :

— On va murmurer : ce Gérios nous tourne le dos parce qu'il habite en haut, il ne veut pas donner à son fils un prénom comme les nôtres. Ils t'en voudront, ainsi qu'à ta femme, et leurs langues vont se déchaîner. Déjà qu'ils jalouent ta situation...

— Tu as peut-être raison, *khouriyé*. Seulement, j'ai déjà dit au cheikh que j'étais honoré par son geste...

— Tu vas aller le voir, tu lui diras que Lamia avait fait un vœu, en secret. Comment voudrais-tu l'appeler, cet enfant ?

— Tanios.

— Parfait, tu diras que sa mère avait promis de lui donner le nom de *mar* Tanios si le saint le faisait naître en bonne santé.

— Tu as raison, c'est ce qu'il faudra lui dire. Je lui en parlerai dès demain, quand nous serons seuls.

— Demain, ce sera trop tard. Tu vas y aller de ce pas, sinon le cheikh va se mettre à claironner Abbas à gauche Abbas à droite, et il ne voudra plus se dédire.

Gérios s'en alla, malade à l'idée de devoir, pour la première fois de sa vie, contrarier son maître. Il s'évertua à préparer dans sa tête une longue explication circonstanciée, lourde de remerciements éternels et de plates contritions... Il n'eut pas à en faire usage. La chose fut bien plus simple qu'il ne prévoyait.

— Un vœu, c'est sacré, dit le cheikh dès les premières paroles. N'en parlons plus, ce sera Tanios !

Le seigneur du village avait eu, lui aussi, le temps de réfléchir. Surtout lorsque la cheikha s'était levée, qu'elle avait arraché son fils du sol avec un geste si brusque que l'enfant s'était mis à hurler, puis qu'elle s'était retirée sans dire un mot aux convives.

Elle était allée se réfugier dans sa chambre, ou, pour être plus précis, sur le balcon de sa chambre, qu'elle allait passer le reste de la journée à arpenter en marmonnant de brûlantes imprécations. Jamais elle ne s'était sentie humiliée de la sorte. Elle qui avait vécu choyée dans une des plus grandes maisons de la Montagne, qu'était-elle diable venue faire chez ce coq de village ? Elle en voulait au monde entier, et même au patriarche, son confesseur. N'est-ce pas lui qui avait eu l'idée de ce mariage ?

Elle se jurait que le lendemain, avant l'aube, elle aurait quitté ce maudit château avec son fils, et si quelqu'un cherchait à l'en empêcher, elle ferait parvenir un message à son père et à ses frères, qui viendraient la délivrer les armes à la main, avec tous leurs hommes, et qui dévasteraient le domaine du cheikh ! Jusque-là, elle s'était toujours montrée résignée, elle avait tout accepté en silence. Mais cette fois, il ne s'agissait plus d'une de ces galipettes villageoises, c'était tout autre chose : cet homme avait fait un enfant à une femme qui habitait sous leur toit, et il ne s'était pas contenté de le faire, il voulait encore le revendiquer à voix haute, il voulait donner à cet enfant

le nom de son illustre ancêtre, pour que personne n'eût plus le moindre doute sur sa paternité !

Cela, elle avait beau se l'expliquer de mille manières, elle avait beau chercher des prétextes pour se montrer une fois de plus conciliante et soumise, non, elle ne pouvait le tolérer. Même la plus humble paysanne aurait cherché à se venger si on lui avait fait subir un tel affront, et elle, fille d'un puissant seigneur, elle se laisserait piétiner ?

Saisissant alors des deux mains le haut *tantour* de sa coiffe, elle l'arracha et le jeta à terre. Ses cheveux s'abattirent par touffes sombres. Et sur son visage d'enfant gras, un sourire de victoire se fit place au milieu des larmes.

Dans les cuisines du château, en l'honneur du garçon qui venait de naître, les femmes du village, leurs mains dans la cannelle et le carvi, préparaient d'un cœur léger le *meghli* des réjouissances.

II

Le lendemain de la naissance de Tanios, le cheikh s'en alla de bonne heure à la chasse aux perdrix, accompagné de Gérios et de quelques autres notables de Kfaryabda. A son retour, en début d'après-midi, une servante vint l'avertir à voix haute, devant toute la maisonnée rassemblée pour l'accueillir, que la cheikha était partie précipitamment vers le grand Jord, emmenant leur enfant, et qu'on l'avait entendue murmurer qu'elle ne reviendrait pas de sitôt.

Peu de gens ignoraient que le maître s'accommodait fort bien des absences prolongées de son épouse ; si elle lui avait exprimé son intention de partir, il n'aurait pas cherché à la retenir. Mais de se faire

annoncer la chose ainsi, en public, de passer pour un mari délaissé, cela, il ne pouvait le tolérer. Il la ramènerait au château, dût-il la traîner par les cheveux !

Sellant sa meilleure monture, une jument alezane qu'il appelait Bsat-er-rih, « Tapis-du-vent », accompagné par deux hommes de sa garde, excellents cavaliers, il prit la route sans s'être même lavé le visage, se coucha en rase campagne, plus pour reposer les bêtes que pour lui-même tant sa rage le tenait en éveil, et atteignit la résidence de son beau-père alors que l'équipage de son épouse n'était pas encore dessellé.

Elle était venue sangloter dans sa chambre de jeune fille, où son père et sa mère l'avaient suivie. Le cheikh les rejoignit aussitôt. Et prit les devants :

— Je suis venu pour dire un seul mot. Ma femme est la fille d'un homme puissant, que je respecte autant que mon propre père. Mais elle est devenue mon épouse, et même si elle avait été la fille du sultan, je n'admets pas qu'elle quitte le domicile sans ma permission !

— Et moi, dit le beau-père, j'ai également un seul mot à dire : j'ai donné ma fille au descendant d'une famille prestigieuse, pour qu'il la traite honorablement, pas pour que je la voie revenir chez moi effondrée !

— A-t-elle jamais demandé une seule chose sans l'obtenir ? N'a-t-elle pas autant de servantes qu'elle le souhaite, et des dizaines de villageoises qui n'attendent qu'un mot de sa bouche pour la servir ? Qu'elle le dise, qu'elle parle sans retenue puisqu'elle est dans la maison de son père !

— Tu ne l'as peut-être privée de rien, mais tu l'as humiliée. Je n'ai pas marié ma fille pour la mettre à l'abri du besoin, vois-tu. Je l'ai mariée au fils d'une grande famille pour qu'elle soit respectée dans la maison de son époux autant qu'elle l'a été dans celle-ci.

— Pourrions-nous parler d'homme à homme ?

Le beau-père fit signe à sa femme de prendre leur

filles et de passer dans la chambre voisine. Il attendit qu'elles aient refermé la porte pour ajouter :

— On nous avait prévenus que tu ne laissais aucune femme en paix dans ton village, mais nous avions espéré que le mariage te rendrait plus raisonnable. Il y a malheureusement des hommes qui ne se calment que dans la mort. Si c'est cela, le remède, nous avons dans cette contrée des milliers de médecins qui savent l'administrer.

— Tu me menaces de mort dans ta propre maison ? Eh bien vas-y, tue-moi ! Je suis venu seul, les mains nues, et tes partisans sont partout. Tu n'as qu'à les appeler.

— Je ne te menace pas, je cherche seulement à savoir quel langage on peut te parler.

— Je parle la même langue que toi. Et je n'ai rien fait que tu n'aies fait. Je me suis déjà promené dans ton village, et dans tout ce vaste domaine qui t'appartient, la moitié des enfants te ressemble et l'autre moitié ressemble à tes frères et à tes fils ! J'ai dans mon village la réputation que tu as dans le tien. Nos pères et nos grands-pères avaient la même, en leur temps. Tu ne vas pas me montrer du doigt comme si j'avais fait l'infaisable, simplement parce que ta fille est venue sangloter. Est-ce que ton épouse a jamais quitté cette maison parce que tu labourais les femmes du village ?

L'argument dut porter, car le maître du grand Jord demeura un long moment pensif, comme s'il n'arrivait pas à se décider sur l'attitude à adopter.

Quand il reprit la parole, ce fut un peu plus lentement, et un ton plus bas.

— Nous avons tous des choses à nous reprocher, je ne suis pas saint Maron et tu n'es pas Siméon le Stylite. Mais, pour ma part, je n'ai jamais délaissé ma femme pour m'enticher de celle de mon garde champêtre, et jamais surtout je n'ai engrossé une autre femme sous mon propre toit. Et si une femme avait eu un garçon de mon fait, je n'aurais pas songé à lui donner le nom du plus prestigieux de mes ancêtres.

— Cet enfant n'est pas de moi !

— Tout le monde a l'air de penser le contraire.

— Ce que tout le monde pense n'a aucune importance. Moi je sais. Je n'ai tout de même pas dormi avec cette femme à mon insu !

Le beau-père s'interrompit à nouveau, comme pour évaluer une fois de plus la situation, puis il ouvrit la porte et héla sa fille.

— Ton mari m'assure qu'il n'y a rien eu entre lui et cette femme. Et s'il le dit, nous devons le croire.

La mère de la cheikha, aussi volumineuse qu'elle, et enveloppée de noir comme certaines religieuses, intervint alors.

— Je veux que cette femme s'en aille avec son enfant !

Mais le cheikh de Kfaryabda eut cette réponse :

— Si cet enfant était mon fils, je serais un monstre en le chassant de ma maison. Et si ce n'est pas mon fils, que me reproche-t-on ? Que reproche-t-on à cette femme, que reproche-t-on à son mari et à leur enfant ? Pour quel crime voudrait-on les punir ?

— Je ne reviendrai pas au château tant que cette femme ne l'aura pas quitté, dit la cheikha sur un ton de grande assurance, comme si la chose ne souffrait aucun marchandage.

Le cheikh s'apprêtait à répondre, lorsque son hôte le devança :

— Quand ton père et ton mari délibèrent, tu te tais !

Sa fille et sa femme le regardèrent avec des yeux horrifiés. Mais lui, sans leur accorder la moindre attention, s'était déjà tourné vers son gendre, il avait mis la main autour de ses épaules.

— Dans une semaine, ta femme sera revenue dans ta maison, et si elle s'entête, c'est moi qui te la ramènerai ! Mais nous avons suffisamment bavardé. Viens, mes visiteurs vont s'imaginer que nous nous disputons !

» Et vous, les femmes, au lieu de rester là comme des corbeaux à nous dévisager, allez voir aux cuisines si le

dîner est prêt ! Que va penser de nous notre gendre, si nous le laissons affamé après cette longue route ? Qu'on fasse venir la fille de Sarkis, pour qu'elle nous chante un *ataba* ! Et qu'on nous apporte les narguilés, avec le nouveau tombac de Perse !

» Tu verras, cheikh, on dirait une fumée de miel.

Au retour du maître, le village entier trépidait de rumeurs sur le départ de son épouse, sur son propre départ précipité, et bien entendu sur Lamia, son fils, et le prénom qu'on avait failli lui donner. Mais le cheikh n'y prêtait guère l'oreille, tout autre chose le préoccupait. Son beau-père. Ce personnage redouté dans toute la Montagne, par quel miracle s'était-il rangé à son avis alors que, l'instant d'avant, il l'avait menacé de mort ? Il ne pouvait croire que ses arguments l'avaient convaincu, des hommes tels que lui ne cherchent pas à convaincre ou à être convaincus, tout pour eux est échange de coups, et s'il n'avait pas rendu séance tenante tous ceux qu'il avait reçus, il y avait lieu de s'inquiéter.

Aux villageois venus nombreux lui souhaiter bon retour, le cheikh répondait par des formules courtes et creuses, et ne parlait de son épouse et de son beau-père que dans les termes les plus mesurés.

Il n'était rentré que depuis quelques heures lorsque la *khouriyyé* fit dans la salle aux Piliers une entrée remarquée. Elle portait un objet couvert d'un voile en soie mauve, et alors qu'elle était encore à bonne distance du maître, elle dit à voix haute :

— J'ai quelque chose à demander à notre cheikh, en privé.

Tous ceux qui étaient là se levèrent ensemble pour sortir. Seule la *khouriyyé* pouvait ainsi vider le salon du château sans que le maître songeât à dire le moindre mot. Il s'en amusa, même, lançant à l'intruse :

— Que veux-tu me demander cette fois ?

Cela eut le don de susciter parmi les hommes qui

s'égaillaient une cascade de rires qui se poursuivait au-dehors.

Car nul n'ignorait ce qui s'était passé la fois précédente.

C'était il y a plus de douze ans, cette femme corpulente n'était alors qu'une toute jeune fille, et le cheikh avait été surpris de la voir arriver chez lui sans ses parents, et exiger de le rencontrer sans témoins.

— J'ai une faveur à demander, avait-elle dit, et je ne pourrai rien donner en échange.

Sa requête n'était pas simple : elle avait été promise à son cousin Boutros, fils du vieux curé de l'époque, mais le jeune homme, parti au couvent pour faire des études afin de se préparer à remplacer son père, avait été remarqué par un prêtre italien qui l'avait persuadé de prononcer ses vœux sans se marier, comme en Europe, lui expliquant qu'aucun sacrifice n'était plus agréable au Ciel que le célibat. Il lui avait même promis que s'il s'abstenait de prendre femme, il serait envoyé au Grand Séminaire, à Rome, et qu'à son retour il pourrait bien devenir évêque.

— Renoncer à une jolie fille comme toi pour devenir évêque, ce Boutros ne doit pas avoir tous ses esprits, dit le cheikh sans sourire.

— C'est ce que je pense aussi, renchérit la jeune fille en rougissant à peine.

— Mais que voudrais-tu que j'y fasse ?

— Notre cheikh trouvera bien une manière de lui parler. J'ai su que Boutros allait monter au château demain avec son père...

Le vieux prêtre se présenta en effet, s'appuyant sur le bras de son fils, et entreprit d'expliquer fièrement au cheikh que son garçon avait été brillant dans ses études, au point que ses supérieurs l'avaient remarqué, même un visiteur italien qui promettait de le conduire à « Roumieh », la ville du pape, rien de moins.

— Demain, conclut-il, notre village aura un curé bien plus méritant que votre serviteur.